

Danse réalité
On achève bien les chevaux

Jacqueline Bouchard

Numéro 127 (2), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, J. (2008). Compte rendu de [Danse réalité : *On achève bien les chevaux*]. *Jeu*, (127), 50–53.



JACQUELINE BOUCHARD

Danse réalité

En décembre 2007, *On achève bien les chevaux* revenait au Périscope, un peu plus d'un an après sa création au même endroit. La réalité rôdait autour de la fiction lors de cette fin de tournée. C'est qu'il y avait d'abord eu cet accident, peu avant l'arrivée à Québec : une cheville tordue en pleine représentation, et qui n'a pas empêché la comédienne Érika Gagnon de livrer sa performance dans l'après-midi avant de se rendre à l'hôpital et de remonter sur les planches en soirée. Pour la suite des représentations, on a pu modifier légèrement la mise en scène afin de ne pas *achever* la comédienne. Avec le retour au Périscope, il faut parler aussi du dispositif élisabéthain et du rôle joué par l'assistance, alors que la proximité avec le public reproduit dans la réalité la situation proposée par l'histoire. Contrairement à d'autres scènes où fut jouée la pièce, les comédiens se sentent dans ce contexte intimement observés et ressentent à fleur de peau, comme leurs personnages, la présence et le regard sur eux des spectateurs.

La danse des chevaux

Pendant la dépression des années 30, des couples se livrent à un marathon de danse dans l'espoir de gagner les 1 500 \$ offerts en récompense. Pendant plus d'une semaine,

On achève bien les chevaux, adapté et mis en scène par Marie-Josée Bastien, d'après Horace McCoy. Spectacle du Théâtre Niveau Parking et des Enfants Terribles, présenté au Périscope en décembre 2007.
Photo : Louise Leblanc.

jeunes et moins jeunes, gens de métier et gens de robe, tous pauvres ou appauvris et plus ou moins désespérés, partagent leur sueur, leurs espoirs et leurs tourments. Ils seront humiliés, manipulés, car l'organisateur est un escroc qui utilise l'événement pour détourner l'attention d'une opération de contrebande d'alcool vers les États-Unis, durant la prohibition. L'action se passe donc à Québec plutôt qu'en Californie comme dans le roman de Horace McCoy. Elle met en scène des individus déboussolés par la crise économique et non par le rêve hollywoodien. Mais là-bas ou ici, et ce pourrait encore être ailleurs, le triste épisode rappelle qu'il s'en trouvera toujours pour tirer profit de la misère d'autrui et qu'il y aura toujours pour ce faire des miséreux disponibles.

Christian Fontaine a créé un décor à deux niveaux qui indique clairement où se situe le pouvoir. Sobre mais non anodine, l'installation se compose essentiellement de paravents amovibles qui se déplacent pour libérer la piste ou suggérer des vestiaires, des dortoirs ou un réfectoire. Des tables simples se déplient pour se transformer en lits ou en quelque autre mobilier d'appoint. Denis Guérette met en lumière l'ensemble et tout ce qui bouge là.

L'interprétation est absolument captivante. Tous les personnages, sauf Ludger Drouin, l'animateur, traversent divers états que le talent des comédiens sait rendre avec beaucoup de sensibilité et d'émotion. Il faut souligner la prestation d'Érika

Gagnon, malgré sa blessure, dans le rôle d'une femme désillusionnée, amère et douloureuse ; et celle de Christian Michaud qui boucle avec elle le tandem des deux solitudes, campant l'homme qui offre à cette femme triste ce qu'il possède de tendresse. Enfin, notons la performance de Jean-Michel Déry qui incarne l'abominable animateur, un rôle antipathique qu'il devait impérativement rendre crédible pour la réussite du spectacle. Pour que fonctionne le jeu, il lui fallait le mener à la Ludger Drouin.

Tout ce monde est habillé par Isabelle Larivière. Ses costumes à la mode de l'entre-deux-guerres situent bien les différences de statut social et la personnalité de chacun. Détail pertinent, les vêtements comme les coiffures se défraîchissent au fil du spectacle. Pour le déshabillage gênant imposé par Ludger,

elle a eu la bonne idée de choisir des sous-vêtements presque semblables pour les deux groupes, soit des boxers pour les hommes et des jupons discrets couleur chair pour les femmes. Le résultat, visuellement, évoque l'égalité de tous concernant leur sort et l'impasse dans laquelle ils se trouvent.

Chorégraphie d'un drame

Pour la création des personnages, on a d'abord imaginé des métiers, puis des faits glanés ici et là, s'inspirant d'anecdotes survenues au Québec, comme celle de cet avocat ruiné engagé comme journalier au château Frontenac. On a aussi modifié légèrement le scénario afin d'adapter le personnage de l'affreux Ludger à la personnalité de son interprète, Jean-Michel Déry, arrivé en fin de processus d'écriture. Un processus

On achève bien les chevaux

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE DE MARIE-JOSÉE BASTIEN, D'APRÈS LE ROMAN D'HORACE MCCOY. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : CHRISTIAN GARON ; DÉCORS : CHRISTIAN FONTAINE ; COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE : STÉPHANE CARON ; CHORÉGRAPHIES : HAROLD RHÉAUME. AVEC EMMANUEL BÉDARD, NANCY BERNIER, LORRAINE CÔTÉ, JEAN-MICHEL DÉRY, HUGUES FRENETTE, ÉRIKA GAGNON, ANNIE LA ROCHELLE, VÉRONIKA MAKDISSI-WARREN, CHRISTIAN MICHAUD, SYLVAIN PERRON ET RÉJEAN VALLÉE. PRODUCTION DU THÉÂTRE NIVEAU PARKING ET DES ENFANTS TERRIBLES, PRÉSENTÉE AU PÉRISCOPE DU 5 AU 16 DÉCEMBRE 2007.

que Marie-Josée Bastien a mis trois ans à achever. Elle s'est d'abord renseignée sur la prohibition et la pertinence de situer l'histoire au Québec. Un tel marathon aurait-il pu prendre place dans le contexte québécois? En ce sens, la prégnance de la religion catholique sur les mentalités de l'époque apparaît bien dans son texte: la pruderie, la mission maternelle de la femme, et le doute de la foi aussi, dont la bulle crève à la fin de manière inattendue et étonnante.

Les Enfants Terribles travaillent depuis 1991 à ce spectacle. Ayant vainement attendu les fonds nécessaires pour le produire, ils se sont finalement associés au Théâtre Niveau Parking avec lequel ils partagent une démarche où l'intégration d'une autre discipline artistique est privilégiée, qu'il s'agisse des arts visuels, de la musique ou, comme ici, de la danse. Pour cette part importante, le chorégraphe Harold Rhéaume a contribué à l'excellente mise en scène de Bastien assistée de Christian Garon. On a voulu incorporer la danse à l'histoire, aux déplacements des acteurs, de sorte qu'ils soient toujours en mouvement comme l'exigeait la règle du marathon. L'ensemble est livré avec fluidité, qu'il s'agisse des gestes banals, des ralentis ou des figures endiablées et rythmées. Les musiques, avant tout d'époque (Stéphane Caron), créent une atmosphère qui devient cynique quand on voit les compétiteurs épuisés exécuter mécaniquement les pas d'un fox-trot enjoué. Pour gagner, il faut suivre la parade, faire semblant et garder le pas en ayant l'esprit ailleurs. Les spectateurs entrent également dans la danse par suite de la proximité physique et psychologique avec les comédiens.

Ils deviennent en cela juge et partie, contraints en quelque sorte d'explorer leur conscience et de ressentir que personne ne peut jurer de l'intégrité de sa morale et de ses sentiments. Ludger les interpelle, s'adresse à eux comme aux détenteurs de billets qui regardent bien assis la pathétique compétition. Lorsque l'odieux organisateur met au programme un derby destiné à éliminer des couples, voilà les spectateurs (ceux du Périscope) qui suivent « leurs » couples risquant d'être éliminés. Pourtant, tous les personnages sont en réalité devenus « leurs » couples. Glissements dans les identités, climat de fébrilité, de suspense, de confusion: le public est happé par le rythme de cette histoire cruelle mais lucide à propos de la nature humaine. À fouiller les petits drames des candidats et les motivations qui les ont poussés à s'inscrire, il est évident que le concours (et la pièce) va confronter chacun à soi-même. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller? Où se situe le point ultime où nous abdiquons notre dignité?

La solidarité

La pièce met l'accent sur l'évolution des relations entre les participants, particulièrement sur une solidarité qui se développe et se manifeste ponctuellement, de façon parfois maladroite, parfois inattendue, mais profondément touchante. C'est souvent hors piste que la psychologie des personnages nous est révélée, ce que permettent les scènes dans les vestiaires masculin et féminin. Dans le film réalisé en 1969 par Sydney Pollack, les candidats sont presque toujours ensemble, et l'action gravite surtout autour des protagonistes. Ici, les pauses qui alternent avec les prestations dansées des couples instaurent des espaces d'intimité où les porteurs de numéros recouvrent leur humanité et leur individualité.



Jean-Michel Déry (Ludger Drouin), à gauche, dans *On achève bien les chevaux* (Théâtre Niveau Parking/les Enfants Terribles, 2006), présenté au Périscope en décembre 2007. Photo : Louise Leblanc.

Certes, la solidarité démontrée dans la pièce de Bastien peut étonner, vu la compétition cruelle à laquelle sont acculés les danseurs. Ces encouragements que les candidats exténués se prodiguent entre eux demeurent surprenants puisque la victoire des uns dépend de l'abandon des autres. Le choix de miser sur la solidarité est cependant efficace. C'est une flamme que tous les concurrents ne portent pas à bout de bras, mais elle illumine par bouffées le cauchemar où se dissout l'humanité de certains, dans ce climat surréaliste où tout devient possible, le pire comme le meilleur.

Au-delà des motifs de chacun, de toutes les anecdotes dramatiques et des histoires individuelles, c'est la détresse humaine qui nous interpelle finalement. L'odeur de la misère, du mensonge et de l'exploitation d'autrui transpire au-dessus du marathon. Des minables et des pauvres, ce sont des faillites qui départagent les camps : d'un côté l'absence de compassion, et de l'autre le manque d'argent. D'un côté l'amoral Ludger et les gens qu'il soudoie, et de l'autre ses esclaves, prêts à tout pour gagner... même à s'entraider. Car la pire des épreuves n'est pas l'une de celles concoctées par Ludger. Ce qui achève les gens, plus que l'épuisement physique et la dégradation infligée là, c'est la mort de l'espoir, le sentiment de n'exister pour rien, pour personne. Pour que le rêve continue, il faut le cultiver en soi et autour de soi.

Mais qu'en est-il des spectateurs ? Car ne sont-ce pas eux qui sont les pires, pires que Ludger, eux qui payent pour se conforter en observant la misère des autres ? Eux qui se régale du cirque avec une conscience tranquille, rassurés ou jouissant de voir les autres se rendre jusqu'où eux-mêmes ne voudraient aller, et n'en seraient pas capables ? On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec les *reality show*, les *Loft Story* et autres. Oui, qu'en est-il des spectateurs ? ¶